

Médias en banlieue, de l'autre côté du miroir

Faïza Zerouala

DANS **MOUVEMENTS** 2015/3 (N° 83), PAGES 29 À 34

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1291-6412

ISBN 9782707186768

DOI 10.3917/mouv.083.0029

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-mouvements-2015-3-page-29.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Médias en banlieue, de l'autre côté du miroir

À travers son parcours de jeune femme issue d'un quartier populaire de Paris, Faïza Zerouala, journaliste du *Bondy blog*, met en exergue la relation pleine de défiance des médias avec les banlieues. Faisant le constat que leur représentation relève toujours des mêmes vieux clichés, la journaliste montre que même s'il y a quelques timides avancées, elles sont loin d'endiguer le mépris social qu'ont les médias dominants pour les banlieues et leurs habitants.

PAR FAÏZA
ZEROUALA*

● De la révolte dans les quartiers...

Je n'aurais jamais dû devenir journaliste. Trop loin de moi, trop cher, trop compliqué, trop élitiste. « Issue de la diversité » – selon l'expression politiquement correcte consacrée – et d'un milieu ouvrier ; les plateaux télé, les colonnes des journaux ou les studios de radio me paraissaient être à des années-lumière de ma réalité quotidienne. Les sujets traités et les intervenants aussi ne me ressemblaient guère. Ceux qui pouvaient partager mon vécu ou mon identité étaient cantonnés à la rubrique « faits divers » ou aux téléfilms bourrés de clichés qui racontaient peu ou prou la même chose. Ces productions audiovisuelles outrancières mettaient en scène des jeunes filles mariées ou voilées de force, des délinquants divers (du dealer promis à la prison ou à la mort au braqueur en cavale) des extrémistes religieux qui prient dans des caves et prêchent un islam forcément violent, phénomène amplifié par le 11 septembre 2001. J'ai grandi avec ces constructions médiatiques en tête et avec toujours le sentiment qu'elles ne correspondaient pas à la réalité, ou du moins qu'elles étaient bien parcellaires et biaisées.

Ces mises en scène, bien peu subtiles, qui procuraient à bon compte des frayeurs aux téléspectateurs, ont fait émerger une figure médiatique figée : celle du « jeune de banlieue ». Vêtu du sempiternel survêtement à capuche et doté d'un regard menaçant, il a fait office des années durant de représentant officiel et archétypal de la population des banlieues.

* Journaliste
indépendante au
Bondy blog.

Même pour moi, habitante depuis toujours d'un quartier populaire parisien et familière de ces réalités sociales, ces banlieues me paraissaient électriques, comme des cocottes-minute prêtes à exploser à la première étincelle.

Le 27 octobre 2005, la révolte explose. Des émeutes urbaines secouent la France des quartiers qui a puisé sa colère dans le décès de deux adolescents de Clichy-sous-Bois, Zyed Benna et Bouna Traoré, dans un transformateur électrique. Les jeunes adolescents rentraient chez eux après une

partie de foot et n'avaient, évidemment, pas leurs papiers sur eux. Après avoir aperçu des policiers et pour s'éviter un contrôle d'identité fastidieux au commissariat qui leur vaudrait à coup sûr des remontrances parentales, les jeunes ont choisi de courir en se dispersant. Trois d'entre eux se sont réfugiés sur un site EDF. Zyed et Bouna y ont laissé la vie. Dix ans plus tard,

Un journaliste suisse du magazine L'Hebdo, Serge Michel, a une idée un peu folle de créer un petit bureau en Seine-Saint-Denis, sur le modèle de celui de New York ou Moscou.

le dossier est clos sur le plan judiciaire et épuisé sur le plan journalistique. Les deux policiers poursuivis pour « non-assistance à personne en danger » ont été relaxés en mai dernier. L'histoire a été racontée à loisir et est devenue un symbole, tant elle est révélatrice des tensions à l'œuvre dans les quartiers et tant elle a marqué ses habitants.

À l'époque, j'étais étudiante et j'observais avec circonspection les directs des envoyés spéciaux dépêchés en urgence sur place pour raconter la banlieue qui brûle. Pour crédibiliser l'idée de territoires en état de siège, au bord de la guerre civile, ces reporters de guerre sociale improvisés, réalisaient leurs duplex devant des carcasses de voitures brûlées. Pendant trois semaines, la France assiste médusée à un cri de révolte de cette autre France, celle des quartiers, celle qu'elle ne regardait jamais ou mal.

Au même moment, mon prof d'anglais à la fac, tout droit débarqué des États-Unis, nous racontait que sa famille l'enjoignait à rentrer au plus vite dans son pays natal de peur qu'il ne lui arrive du mal. Les États-Uniens avaient en effet été impressionnés par les images de presque guerre civile diffusées par la chaîne conservatrice *Fox News*. Images affublées d'un bandeau défilant en bas de l'écran qui qualifiait la révolte « d'émeute musulmane ».

Dans ce contexte trouble, un journaliste suisse du magazine *L'Hebdo*, Serge Michel, a une idée un peu folle de créer un petit bureau en Seine-Saint-Denis, sur le modèle de celui de New York ou Moscou, le 11 novembre 2005 alors que la révolte hurle encore dans les banlieues françaises. Les journalistes suisses, peu familiers avec la vie des quartiers populaires en France, se relaient pour traiter de sujets variés sur le quotidien des Bondynois sur un blog simplement baptisé *Le Bondy blog*, dont le succès les dépasse. À force de raconter la banlieue sans fards, sans paternalisme ou idées reçues, les journalistes réalisent qu'il y a un spectre infini de sujets à

traiter moins spectaculaires que des voitures qui brûlent. Au bout de trois mois, il est temps de mettre fin à l'expérience non sans remettre les clés du site à des habitants de Bondy qui vont perpétuer le travail amorcé par Serge Michel et son équipe.

● À la naissance du *Bondy blog*

Le *Bondy blog* est né pour permettre à des jeunes, ou moins jeunes d'ailleurs, de quartiers populaires de passer du statut d'objets à sujets pensants. Ils ne sont plus là pour illustrer cette inquiétante étrangeté, ces banlieusards sur lesquels des journalistes ont plaqué tous leurs fantasmes des années durant. Ils ne font pas office de fixeurs, là pour faciliter le contact entre les journalistes et les habitants, une pratique qui a cours en zone de guerre. Ils sont là pour fabriquer de l'information en racontant les quartiers de l'intérieur et en essayant d'apporter un regard différent.

Dix ans après sa création le site est encore actif, un documentaire et de multiples articles ont été consacrés au *Bondy blog* pour cet anniversaire. Pléthore de blogueurs sont passés par cette école. Certains sont devenus journalistes professionnels, galvanisés par cette première expérience d'écriture. Le site a même connu il y a cinq ans la naissance d'une déclinaison télévisuelle puisque chaque mois *Le Bondy blog café* reçoit une personnalité politique.

J'ai croisé la route de Nordine Nabili et du *Bondy Blog* début 2009. Après m'être perdue dans les méandres de l'orientation et avoir fait de trop longues études universitaires, j'ai enfin assumé mon envie d'être journaliste. Restait à trouver comment le devenir. J'ai d'abord fait des stages pour découvrir la réalité du terrain. Mais c'est précisément le *Bondy blog* qui m'a permis d'écrire mes premiers articles car le site est ouvert à tous, sans discrimination ni critères de recrutement restrictifs. Pas besoin de venir de Bondy, d'avoir de l'expérience ou des références pour y écrire. On m'a juste demandé d'avoir l'envie de le faire, donné quelques clés. L'un de mes premiers articles portait d'ailleurs sur un débat qui abordait le sempiternel thème du « divorce entre la banlieue et les médias ».

● Médias et banlieue : de l'incompréhension à la stigmatisation

Le passif entre médias et banlieue a continué de s'alourdir au fil des ans. Lorsque je me rends dans les quartiers populaires pour des reportages, les personnes rencontrées me rendent parfois comptable des erreurs commises par des confrères. L'un des exemples les plus marquants des dérives de la presse dans son traitement des quartiers étant la polémique née lors de la diffusion d'un documentaire en 2010 sur *Arte* baptisé « La cité du mâle » qui revenait sur les rapports hommes/femmes dans une cité de Vitry-sur-Seine (Val de Marne), celle-là même où Sohane Benziane avait été brûlée dans un local poubelles de la cité Balzac par un amoureux éconduit en 2002. Caricatural au possible, ce documentaire, accréditant l'idée d'un machisme profondément ancré chez les garçons des cités, avait été renié par la journaliste qui avait fait office de fixeuse et les protagonistes avaient dénoncé une manipulation de leurs

propos. Deux habitants de la ville ont alors réalisé une contre-enquête en allant interviewer de nouveau les protagonistes du premier reportage afin qu'ils puissent corriger leurs propos ou expliciter les plus choquants du moins. Ce contre-documentaire n'a jamais été diffusé sur une chaîne de télévision.

Quelques mois auparavant, en septembre 2010, le magazine *Le Point* apportait sa contribution au sensationnalisme en proposant un dossier qui entendait dénoncer « Les tabous et les clichés » à l'œuvre dans les banlieues. Pour tenir cette promesse, l'hebdomadaire propose un article sur des familles polygames de Montfermeil en Seine-Saint-Denis. Le témoignage de Bintou, une mère de famille de 32 ans, troisième épouse d'un « Malien d'une soixantaine d'années » est saisissant. Descriptions physiques à l'appui – Bintou est par exemple « une jeune femme au joli visage légèrement scarifié de chaque côté des yeux » –, le journaliste raconte les difficultés de la jeune femme et comment elle perd prise sur son fils en train de basculer dans la délinquance, sous-entendue à cause de ce cadre familial particulier. L'unique problème de cette belle démonstration est que Bintou n'existe pas. Elle est la création pure de l'imagination d'un jeune homme de Clichy-sous-Bois, Abdel, 23 ans à l'époque, qui fait office de fixeur pour plusieurs médias. Lassé des clichés véhicu-

lés par ce type de dossier, celui-ci a voulu mettre à l'épreuve la fiabilité et le professionnalisme de ce journaliste. C'est Abdel, en travestissant (mal) sa voix et en imitant un grossier accent africain, qui a donc répondu par téléphone aux questions du journaliste, accréditant tous les fantasmes et clichés habituels sur les banlieues. Le jeune homme a pris soin de se fil-

Dix ans après sa création le site est encore actif, un documentaire et de multiples articles ont été consacrés au Bondy blog pour cet anniversaire. Pléthore de blogueurs sont passés par cette école.

mer durant son entreprise de dénonciation et a diffusé en ligne la vidéo de son piège. Le journaliste s'est justifié de sa faute et de sa légèreté, une fois la réalité dévoilée, par le fait qu'il faisait une totale confiance à l'intermédiaire qui lui a présenté Abdel...

Les habitants de la Villeneuve à Grenoble ont aussi fait les frais du traitement médiatique cliché à propos de leur quartier. Après la diffusion d'un reportage consacré à leur quartier le 26 septembre 2013 dans l'émission « Envoyé spécial », un collectif d'habitants a déposé plainte contre *France 2*, jugeant le documentaire stigmatisant et non conforme à la réalité. S'ils ont été déboutés de leur action en justice en juin 2014, ce collectif a pu bénéficier d'une belle tribune médiatique pour dénoncer des dérives et prouver que désormais ils ne souhaitent plus subir les indélicatesses de certains journalistes peu rigoureux ou scrupuleux.

Ces trois exemples, loin d'être isolés sont emblématiques du pire en la matière et révèlent les lignes de fractures entre les journalistes et les quartiers populaires.

● Sortir de cette impasse

L'une des pistes souvent évoquées pour sortir de cette défiance est l'introduction de plus de diversité sociale, pour casser un entre-soi dévastateur.

La question ethnique n'est quant à elle jamais abordée de front, tant elle demeure taboue. La discrimination positive, une pratique très anglo-saxonne, n'a jamais reçu l'approbation des directeurs des médias. L'arrivée très commentée du premier présentateur noir, Harry Roselmack, d'origine antillaise, à la tête du journal télévisé de 20 heures en tant que « joker » en 2006 a été l'une des seules fois où l'expérience a été tentée en

France. *TF1* ne s'étant pas privée de tirer parti en soulignant son arrivée comme étant celle du « premier journaliste noir » présent à une heure de grande écoute.

Plusieurs initiatives pour changer le visage des rédactions ont été créées en ce sens. C'est le cas de la Chance aux concours, lancée en 2007, par des anciens du Centre de formation des journalistes (CFJ) pour permettre à des jeunes étudiants boursiers de préparer les concours très sélectifs des écoles de journalisme, encadrés par des journalistes professionnels.

Le *Bondy blog*, lui aussi conscient de la nécessité de former des jeunes pour pouvoir ensuite infléchir de l'intérieur les lignes éditoriales sur ces sujets relatifs aux quartiers populaires, a décidé de s'associer à l'École supérieure de journalisme de Lille en 2009 pour lancer une classe préparatoire aux concours des écoles de journalisme.

Une vingtaine de jeunes boursiers sont sélectionnés sur critères sociaux, dotés d'un bon dossier scolaire et motivés, ils sont entraînés aux épreuves. Les frais de passage des concours, les trajets pour se rendre aux écrits et aux oraux le cas échéant étant pris totalement en charge car l'argent peut être un frein pour les plus modestes, incapables de déboursier les sommes requises. J'ai moi-même bénéficié de cette prépa en appartenant à la première promo et pu obtenir un diplôme d'une école de journalisme reconnue.

En 2008, *TF1* a lancé une initiative à destination des jeunes des quartiers voulant devenir journalistes *via* sa Fondation TF1. Elle vise à recruter en alternance, des jeunes âgés de 18 à 30 ans issus de zones sensibles, pour les former aux métiers du journalisme et audiovisuel. Certains d'entre eux sont embauchés à l'issue de leur formation.

Ces initiatives, salutaires, ne résolvent pas le problème de fond. Si les formations existent, la question de l'insertion professionnelle de ces jeunes journalistes, compétents sur les problématiques liées aux quartiers populaires, se pose encore. La précarité du métier de journaliste rend difficile l'accès aux rédactions qui, de surcroît, ne s'intéressent pas forcément à ces sujets.

La question ethnique n'est quant à elle jamais abordée de front, tant elle demeure taboue. La discrimination positive, une pratique très anglo-saxonne, n'a jamais reçu l'approbation des directeurs des médias.

Quelques rédactions ont créé des postes de journalistes spécialistes des questions de banlieues mais la plupart ne s'intéressent au sujet que lors d'événements forts et ponctuels. Ainsi, cette tendance a-t-elle été visible après les attentats du 7 et 9 janvier lorsque le Premier ministre, Manuel Valls, a dénoncé lors de ses vœux à la presse dix jours plus tard, « un apartheid territorial, social, ethnique » dans les quartiers populaires. Sitôt, les journalistes de plusieurs médias (*Le Parisien* ou *Le JDD* entre autres) se sont empressés d'aller dans les zones sensibles vérifier la véracité des dires du Premier ministre. *L'Obs* a pour sa part réalisé – quelle originalité ! – un dossier sur Clichy-sous-Bois, devenue malgré elle un symbole et un laboratoire de la politique de la ville (et un passage obligé semble-t-il pour tout journaliste souhaitant prouver qu'il va sur le terrain et s'intéresse à la banlieue).

Les angles se ressemblent d'une publication à l'autre et les poncifs continuent de s'aligner d'un reportage à l'autre. Il y a toutefois eu en dix ans une amélioration de la perception des quartiers populaires et une meilleure prise en compte de la dimension économique et sociale des difficultés immanentes des zones sensibles.

Pour contrecarrer cette méconnaissance des « médias de masse », en réaction, des médias indépendants – l'un des derniers nés s'appelle *Quartiers XXI* – continuent d'émerger dans cette optique de raconter la banlieue de l'intérieur sur le temps long et non plus seulement en période de crise.

En novembre 2015, les dix ans des émeutes seront commémorés dans les médias, le journalisme français étant friand des anniversaires. À cette occasion une production journalistique et littéraire va sans aucun doute poindre ici et là pour analyser ces événements avec le recul du temps. À l'occasion de cet anniversaire attendu, le défi s'annonce ardu. Il va s'agir pour les journalistes de raconter sans pathos, ni préjugés cette décennie et les changements qu'elle a apportés. Sans oublier de donner la parole aux habitants, lassés du mépris parfois affiché par des journalistes déconnectés de ce terrain, frustrés de ne pouvoir s'exprimer qu'à des occasions bien précises dictées par un agenda médiatique qui leur échappe et surtout fatigués d'être dépossédés de leur histoire. ●